

## Histoires de jungle

● **Joël Vacheron:** *Dans quelle mesure Radio Amazonie s'inscrit-il dans votre pratique photographique ?*

— **Yann Gross:** Même si mon travail s'inscrit dans une tradition « documentaire », mon but n'est pas de suivre exactement l'actualité. Comme je ne travaille pas pour des magazines, je ne me sens pas obligé de montrer la réalité telle qu'elle est. Je cherche plutôt à aller à l'encontre des stéréotypes véhiculés par les médias de masse, en proposant une vision décalée. Il s'agit essentiellement d'histoires « périphériques » qui se jouent dans les interstices de la société. Du Valais à l'Ouganda, en passant par l'Amazonie, c'est surtout ce que je ressens en vivant dans ces environnements qui guide mes projets. De manière générale, mon travail s'intéresse aux effets de la globalisation sur des communautés spécifiques. Dans des lieux où il est encore possible de créer des espaces de liberté.

● *Ces projets sont-ils motivés par une volonté de retranscrire certaines formes d'authenticité culturelle ?*

— L'Amazonie a toujours été un terrain d'enjeux plus ou moins violents comprenant des missions de toutes sortes comme la construction de routes et l'extraction de pétrole ou d'or. Toutes les communautés qui y vivent ont eu, à des époques et des contextes variés, un contact avec la civilisation blanche occidentale. Même si cette toile de fond historique m'incite à vouloir découvrir ces régions, je ne cherche pas non plus à faire un cours d'histoire. J'ai plutôt envie de me laisser porter par cette fantaisie qui m'avait motivée à aller dans la jungle. Au final, on réalise que les « indigènes » ne sont pas si différents que ça. Cette différence n'est jamais aussi romantique que dans les films ou dans les livres. J'ai navigué pendant cinq semaines sur un bateau et cela n'avait rien d'extraordinaire. Tous les endroits se ressemblaient et, même s'il faut plus de trois jours pour atteindre un village sans électricité, on peut quand même y entendre *Gangnam Style* (NDLR : du chanteur sud-coréen Psy). On est plutôt confronté à l'idée de *monoculture*, évoquée par Claude Lévi-Strauss et je ne me préoccupe pas vraiment de cette idée d'authenticité. Même si cela peut sembler contradictoire, ce qui m'importe avant tout c'est de raconter une histoire qui sorte de l'ordinaire. Une photographie peut être utilisée à des fins très variées et, même si les contenus et mes expériences sont « authentiques », mes images ne le sont pas vraiment.

● *Ce projet interroge également sur l'impact du tourisme de masse et, plus directement, sur les différents types de comportements qui en découlent...*

— En effet, quand on voyage, on souhaite voir autre chose, se confronter à une autre réalité et c'est un peu le rôle des agences que de promettre des formes de dépaysement toujours plus étonnantes. Elles cultivent ce rêve perdu en intensifiant une certaine fascination pour l'indigène et l'altérité radicale. Il existe encore quelques tribus qui veulent rester isolées. Mais cela n'empêche pas des tour-opérateurs d'organiser

illégalement des « traques touristiques ». Si certains ont vraiment envie de comprendre la philosophie et les manières de vivre de ces peuplades reculées, la plupart du temps il s'agit d'une curiosité égoïste. On n'est pas loin du zoo.

• *Dans quelle mesure cette soif d'exotisme participe-t-elle à la transformation des pratiques et des coutumes locales ?*

— On voit de plus en plus d'indigènes jouer leur propre rôle. Ils jouent littéralement aux Indiens. La gouache a remplacé les décoctions de fruits exotiques. Cela ressemble davantage à un Ballenberg géant (NDLR: en référence au Musée de l'habitat rural Ballenberg) où les habitants nous font croire qu'ils vivent encore comme leurs ancêtres. Tout est fait pour satisfaire les attentes des touristes. Dès que la représentation est terminée, ils enfilent leur short, leur maillot de foot et sortent leur téléphone portable. Ils reprennent une vie semblable à celle de toutes les populations d'Amazonie. Même si on peut être tenté d'y croire, il y a toujours des petits détails qui rappellent que l'on vit au XXI<sup>e</sup> siècle. Tout un artisanat s'est développé, composé d'objets que plus personne n'utilise ou qui sont parfois même « inventés ». De quoi fabriquer un genre contemporain de « culture amazonienne » constitué de bribes d'éléments vernaculaires. Il arrive parfois qu'un lieu soit présenté comme une réserve remplie d'animaux exotiques. Mais, en réalité, cela fait très longtemps que ces derniers ont fui la région. Au mieux, on aura capturé un ou deux animaux que l'on présente en disant: « C'est un jaguar qui vient d'être attrapé dans la forêt. »

• *Comment ces différentes observations ont-elles pris forme dans le projet Radio Amazonie ?*

— Suite à l'invitation du far<sup>o</sup>, qui est un festival d'arts vivants, j'ai réfléchi à une manière originale de montrer mes images et d'inviter les visiteurs à vivre une expérience « exotique ». Mon idée était de mettre sur pied un « tour » conçu sur le même principe que ceux réalisés en Amazonie par les agences de voyages. Le nom sonne exotique et véhicule plein d'images. On se voit déjà en train de remonter une rivière au milieu de lianes, dans une nature luxuriante. En réalité, tout cela se passe à Nyon ! J'ai souhaité transposer cet environnement où vit une population métisse, un lieu où les Indiens jouent au foot comme partout au Brésil et le blanc vient surfer. Le spectateur est confronté à ses propres fantasmes et, inévitablement, à ses désillusions. Durant le parcours que propose *Radio Amazonie*, une radio permet de remettre les photographies présentées dans leur contexte, de raconter des histoires en lien avec cet univers visuel. C'est une manière d'expérimenter notre rapport à la mondialisation, en particulier nos attentes et nos comportements lorsque l'on assume un rôle de « touriste ». On a finalement tendance à accepter un peu n'importe quoi, quitte à se faire passivement gruger. C'est dans cet esprit que l'on trouve une boutique, proposant des souvenirs absurdes, et un stand où il est possible de se faire photographier. Une pratique très commune en Équateur et au Pérou où beaucoup de photographes de foire utilisent des panoramas célèbres, par

exemple le Machu Picchu, comme toile de fond. Cela permet de créer l'illusion du voyage à moindre coût. Les petites histoires, visuelles et sonores, qui jalonnent cette expédition, offrent surtout l'opportunité de découvrir un visage de l'Amazonie totalement à contre-courant.

Joël Vacheron

Journaliste indépendant, enseignant au département de Communication visuelle de l'École cantonale d'art de Lausanne



© Yann Gross